Corrigé sujet Accardo

Sujet : « On pourrait résumer ce qu'est la domination en disant que l'agent réellement dominant c'est celui qui parvient à faire croire aux autres ce qu'il croit lui-même, à savoir que les choses sont bien ce qu'il dit qu'elles sont. »

Alain Accardo, *Initiation à la sociologie : l'illusionnisme social, une lecture de Bourdieu*, 1997

Machiavel affirmait que « gouverner, c'est faire croire ». L'illusion, la manipulation, voire le mensonge, ont donc partie liée avec le pouvoir : comment l'obtenir, comment le conserver, comment l'exercer. Ce que nous pouvons entendre au niveau politique se traduit toutefois à un niveau plus social, si l'on en croit Alain Accardo, sociologue, dans son ouvrage *Initiation à la sociologie : l'illusionnisme social, une lecture de Bourdieu* (1997). Selon lui, en effet, « on pourrait résumer ce qu'est la domination en disant que l'agent réellement dominant c'est celui qui parvient à faire croire aux autres ce qu'il croit lui-même, à savoir que les choses sont bien ce qu'il dit qu'elles sont ». Cette définition de la « domination » s'inscrit dans un rapport aux autres de l'ordre du faire croire, opposant « l'agent » aux « autres ». Au terme d'un processus, d'un certain effort, voire d'une certaine stratégie, un individu prend le pouvoir sur d'autres. Cela n'a rien d'une évidence ou d'une fatalité, puisqu'il y « parvient », ce qui suggère un effort, une action (celui qui fait croire étant ainsi nommé « agent », celui qui agit). Mais que parvient-il à faire croire aux autres, qui détermine sa « domination » sur eux ? Il les fait adhérer à sa vision des « choses », à un certain regard sur le monde. Cette définition suppose une concordance entre « ce qu'il croit lui-même » et « ce qu'il dit » et exclut donc la tromperie, le mensonge. Ainsi la domination sociale se définit-elle, selon Alain Accardo, par la faculté d'un individu à faire adhérer les autres à sa propre vision du monde. Toutefois, si cette définition exclut le mensonge, elle inclut l'erreur : si « l'agent » fait croire « ce qu'il croit lui-même », mais qu'il se trompe, alors il domine peut-être les autres, mais il est aussi en position de soumission. En effet, il peut être dominé par ses propres croyances, générées par ses passions ou son intérêt, entretenues souvent par habitude ou obstination. Comment, dès lors, la domination peut-elle se définir par la faculté à faire adhérer les autres à sa croyance, si l'on n'est pas soi-même maître de ces croyances, qui nous dominent ? Nous étudierons cette question à la lumière du roman épistolaire *Les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos (1782), de la pièce de théâtre *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset (1834) et des articles de Hannah Arendt « Vérité et politique » (1968) et « Du mensonge en politique » (1971). Certes, faire croire c'est dominer, par la parole et par l'action. Néanmoins, celui qui fait croire à ce qu'il croit est lui aussi dominé par ses croyances. Dans cette perspective, le faire croire ne détermine la domination d'autrui que lorsqu'il est précédé d'une domination de soi-même.

- I. Le processus de domination par le faire croire vu par Alain Accardo
 - a. De la croyance au discours
 - b. Du discours à l'action
 - c. De l'action à la domination
- II. Toutefois, quand il est dans l'erreur, c'est cet agent qui est avant tout dominé
 - a. Sa croyance peut relever d'une erreur
 - b. Initiée et entretenue par ses passions
 - c. Et le discours du faire croire peut aussi relever de son désir de domination, qui le domine

III.

Comme l'affirme Alain Accardo, la « domination » peut se définir par une action (de « l'agent ») grâce à son discours (« ce qu'il dit ») sur les autres.

En effet, faire croire résulte d'un processus, qui, d'après le sociologue, commence par croire soi-même, à traduire cette croyance par un discours, puis seulement y faire adhérer les autres. Il faut donc porter un regard sur le monde, sur « les choses », en pensant que nous nous approchons au plus de la vérité, qu'il s'agirait dès lors de partager. Dans *Les Liaisons dangereuses*, Mme de Volanges croit ainsi fermement à la fausseté du vicomte de Valmont, et essaie désespérément de convaincre la présidente de Tourvel de se méfier de lui, affirmant qu'il est « encore plus faux et dangereux qu'il n'est aimable et séduisant » (lettre 9). La marquise Cibo, dans *Lorenzaccio*, essaie de même de prévenir son amant le duc Alexandre des dangers qu'il court dans sa ville : « Je te dis que Florence t'appelle sa peste nouvelle, et qu'il n'y a pas une chaumière où ton portrait ne soit collé sur les murailles, avec un couteau dans le cœur » (III, 6). Enfin, Hannah Arendt invite son lecteur à envisager le monde dans lequel il vit selon son interprétation, à savoir que l'homme moderne, en crise, doit réviser ses grilles de lecture du monde et ses modes d'action, puisqu'il est dans une « brèche entre le passé et le futur » (note préliminaire à « Vérité et politique »). On voit combien, ici, « faire croire » repose d'abord sur une croyance, et qu'il s'agit bien de « faire croire aux autres ce qu'il croit lui-même », à travers un discours qui vise à convaincre que « les choses sont bien ce qu'il dit qu'elles sont ».

En traduisant en mots la vision qu'il a « des choses », celui qui veut faire croire est « agent ». Son discours n'est pas seulement parole : il est action. Les lettres, dans *Les Liaisons dangereuses*, agissent et font agir, c'est pourquoi elles peuvent avoir l'air si oppressantes, notamment pour la présidente de Tourvel qui le reproche au vicomte de Valmont dans la lettre 56 : « Vous m'entourez de votre idée, plus que vous ne le faisiez de votre personne. Ecarté sous une forme, vous vous reproduisez sur une autre ». En incitant par ses discours sa belle-sœur à se donner au duc, le cardinal Cibo est « agent » : il la persuade qu'elle pourra ainsi assouplir le despotisme du tyran de Florence, il fait en sorte de lui faire croire que « les choses sont bien ce qu'il dit qu'elles sont », et ce qu'elles seront : « Le jour où, comme femme, vous aurez pris l'empire nécessaire, non pas sur l'esprit d'Alexandre, duc de Florence, mais sur le cœur d'Alexandre, votre amant, je vous apprendrai le reste ». Quant à Hannah Arendt, elle affirme bien, de la même façon, qu'un discours qui veut faire adhérer à une croyance est une forme d'action, en particulier les discours qui falsifient la vérité de fait. Cette falsification « est une forme d'action », par laquelle « le menteur est un homme d'action » (« Vérité et politique »). Ainsi, pour qu'il y ait domination, il ne faut pas que « les choses so[ient] effectivement ce qu'il [croit] qu'elles sont », mais bien qu'il fasse adhérer à ce qu'il « dit qu'elles sont ». C'est le discours lui-même qui est action.

Enfin, Alain Accardo affirme que la « domination » résulte donc de ce processus que nous venons de décrire : croire, traduire sa croyance par un discours, et, parfois, « parv[enir] à [y] faire croire ». La marquise de Merteuil domine effectivement Cécile en lui faisant adhérer à l'idée qu'elle doit garder Valmont comme amant dans la lettre 105, en lui disant en toute bonne foi ce qu'elle croit être la conduite à tenir pour qu'une femme ne soit pas totalement aliénée dans cette société phalocrate. Certes, elle sert ses propres dessins de vengeance sur Gercourt, mais elle essaie aussi de faire de Cécile une femme plus libre, émancipée des exigences de sa mère, de son futur mari et de la société entière : « pour avoir le double mérite, aux yeux de l'un de sacrifier l'amour, à ceux de l'autre d'y résister, il ne vous coûtera que d'en goûter les plaisirs ». Par ses discours motivants, Philippe Strozzi parvient à soulever les républicains pour obtenir vengeance d'Alexandre de Médicis : « Notre vengeance est une hostie que nous pouvons briser sans crainte, et partager devant Dieu. Je bois à la mort des Médicis ! » (*Lorenzaccio*, III, 7). En les faisant adhérer à « ce qu'il croit lui-même », il les domine, il est bien leur chef. Finalement, plus on est crédible, plus on fait adhérer les autres à sa

croissance, plus on devient expert en domination, comme les « spécialistes de la solution des problèmes » dont parle Hannah Arendt dans « Du mensonge en politique », qui « semblent rarement douter de leur aptitude à s'imposer ». Ainsi, la croyance traduite en discours parvient à créer la « domination ».

Nous avons donc montré, comme l'affirme Alain Accardo, que la « domination » naît d'un processus en trois phases : on a une certaine vision du monde à laquelle on croit, que l'on traduit en discours, et à laquelle on fait croire les autres. Toutefois, si cette vision des choses n'est pas en adéquation avec ce qu'elles sont vraiment, si ce à quoi on veut faire croire les autres, et à quoi on croit soi-même, repose sur une erreur, alors on domine peut-être les autres, mais on est également dominé soi-même par sa croyance, par son erreur, par ce qui les génère et par ce qui motive le discours du faire croire. Il n'y aurait ainsi pas domination *par* l'agent, mais domination *de* l'agent.

En effet, « faire croire aux autres ce qu'il croit lui-même » n'implique pas la transmission d'un discours de vérité, mais de croyance, donc de ce qui paraît être vrai, mais qui peut ne pas l'être. Danceny, dans *Les Liaisons dangereuses*, croit fermement que le vicomte de Valmont est son ami, et qu'il est son allié pour parvenir à épouser Cécile. C'est pourquoi, en toute bonne foi, il veut faire croire à Cécile que ces « choses sont bien ce qu'il dit qu'elles sont » : « Je ne puis dissimuler combien j'ai été affligé en apprenant de Valmont le peu de confiance que vous continuez à avoir en lui. Vous n'ignorez pas qu'il est mon ami » (lettre 93). Chez Musset, on peut voir que le duc Alexandre est fermement ancré dans sa croyance que son cousin Lorenzo est inoffensif, si bien qu'il persiste dans son erreur lorsqu'on essaie de le mettre en garde contre lui : « C'est là un homme à craindre ? Allons, allons, vous vous moquez de lui » (I, 4). On peut enfin être dans l'erreur et y persister, en tentant également d'emporter l'adhésion d'autrui ; cette erreur peut résider dans un « refus délibéré et obstiné, depuis plus de vingt-cinq ans, de toutes les réalités, historiques, politiques et géographiques ». (« Du mensonge en politique »). Lorsqu'on est convaincu de dire le vrai, que ce que l'on croit est conforme à la réalité, alors on est dominé par sa croyance. S'il y a « domination », c'est celle de l'erreur sur celui qui veut faire croire, en plus de celle de celui qui fait croire sur celui à qui il veut faire croire.

Qu'est-ce qui peut générer une telle croyance erronée ? Ce sont, bien souvent, les passions. Or, étymologiquement, les passions sont ce que l'on subit, ce qui nous agit, que l'on essaie de dominer mais qui, bien souvent, nous domine. Lorsque la présidente de Tourvel accuse Mme de Rosemonde de mal connaître son neveu le vicomte de Valmont, son amour passionnel la plonge dans l'illusion et l'erreur. Elle est tellement dominée par cette passion qu'elle ne peut voir son erreur et essaie de faire adhérer son amie à sa croyance : « Ah ! si vous le connaissez comme moi ! Je l'aime avec idolâtrie, et bien moins encore qu'il ne le mérite » (lettre 132). La marquise Cibo s'aveugle de la même façon à propos du duc Alexandre : « on t'a mal conseillé, on t'a trompé ! » (III, 6). Enfin, d'après Hannah Arendt, « plus un menteur est convaincant et réussit à convaincre, plus il a de chances de croire lui-même à ses propres mensonges » (« Du mensonge en politique ») ; ainsi, son amour-propre, flatté par le crédit que lui accordent ceux à qui il réussit à faire croire, s'aveugle également et s'enlise dans son erreur. La « domination » a donc un effet inversé. En quelque sorte, l'*agent* « est agi ».

Comme ce dernier exemple le montre, plus on voit qu'on parvient à dominer, plus on désire dominer. Mais ce désir de puissance est lui-même une passion qui est, certes, source d'erreur, mais aussi moteur de la volonté de faire croire, au vrai ou au faux. Le vicomte de Valmont est finalement victime de ce désir de domination des autres, puisqu'en proposant la guerre à la marquise de Merteuil il espère la contraindre à se donner à lui comme elle l'avait promis ; mais elle préfère le conflit (« Hé

bien ! la guerre », lettre 153) et révèle à Danceny que sa bien-aimée Cécile a une liaison avec Valmont, ce qui précipite la chute et la mort de Valmont. Indirectement, son désir de domination est donc le moteur de sa défaite. Alexandre de Médicis, dans *Lorenzaccio*, est lui aussi dominé par ce désir de domination : en despote, il est au service de ses seuls désirs, et y soumet toute la population, si bien qu'il n'y a plus qu'à le tuer « pour la liberté de Florence » (Iv, 7). Enfin, selon Hannah Arendt dans « Du mensonge en politique », les Etats-Unis ont tout sacrifié pour leur image de puissance, par orgueil : « Cette combinaison suicidaire de « l'arrogance du pouvoir » [...] et de l'arrogance de l'esprit [...] est devenue le leitmotiv de toutes les décisions prises ». Ainsi, « faire croire aux autres [...] que les choses sont bien ce qu'il dit qu'elles sont » peut être la réponse au réflexe vaniteux d'un homme ou d'un Etat asservi à sa volonté de dominer.

Ainsi, si nous continuons à souscrire à la thèse d'Alain Accordo selon laquelle on domine les autres en leur faisant croire ce à quoi on croit, nous l'avons nuancée en montrant que cette « domination » d'autrui peut se doubler d'une soumission de soi. Dès lors, la véritable « domination » par le « faire croire » ne repose pas tant sur le fait de « faire croire aux autres ce qu'il croit lui-même », qui peut être faussé, mais sur le fait de faire croire aux autres ce qu'il veut qu'ils croient. Il faut donc d'abord se dominer soi-même avant de faire croire aux autres, ce qui est la condition à l'assimilation réelle du faire croire à une domination.

Comment le faire croire peut-il être domination de soi avant d'être domination des autres ? Il ne faut pas se laisser maîtriser par ses propres croyances, mais avoir un recul critique, sceptique, sur celles-ci. C'est tout le « talent » de la marquise de Merteuil : elle a suffisamment observé la comédie sociale, comme le raconte dans la lettre 81, pour ne pas se laisser bernier par les autres. Elle ne peut pas s'en faire accroire ; c'est pour cela qu'elle voit clair dans le jeu des « gens à principes », comme elle appelle Prévan et, à travers lui, Valmont, dans la lettre 85. Philippe Strozzi, dans *Lorenzaccio*, ne s'arrête pas à la comédie que lui joue Lorenzo, et met en doute ce qu'il voit : « Si je t'ai bien connu, si la hideuse comédie que tu joues m'a trouvé impassible et fidèle spectateur, que l'homme sorte de l'histrion ! » (III, 3). Hannah Arendt fait d'ailleurs de ce scepticisme, de cette jugulation des croyances promptes à se former, l'apanage du citoyen, qui peut être aidé en cela par la presse (« libre et non corrompue », pour se faire le miroir des diverses opinions – « Du mensonge en politique »), mais aussi, d'une façon plus large, celui de l'homme pensant de la *vita activa*. Ainsi, en ne laissant pas libre croire à son envie de croire, en se dominant donc, l'homme peut évaluer objectivement ses croyances, ainsi que les moyens de les imposer à autrui. C'est à cette condition qu'il sera véritablement « agent ».

En outre, si l'on sait parfaitement ce que l'on croit et ce que l'on veut faire croire, les conditions de la tromperie comme domination s'exercent ; il ne s'agit pas ici de « faire croire aux autres ce qu'il croit lui-même », mais d'être certain à la fois de ce qu'on croit et de ce qu'on veut faire croire. Lorsque le vicomte de Valmont, dans *Les Liaisons dangereuses*, cesse de sortir de sa chambre et se rend « discrètement » à la messe, il sait parfaitement que sa tante le rapportera à la Présidente de Tourvel, et que celle-ci l'interprétera comme un acte d'amour désespéré (lettre 112). Quand Lorenzo s'entraîne bruyamment avec Scoronconcolo dans sa chambre, il habitue ainsi ses voisins au bruit ; « Je ferai le coup dans cette chambre ; et c'est précisément pour que mes chers voisins ne s'en étonnent pas que je les accoutume à ce bruit de tous les jours » (III, 1). Il domine donc à la fois ce qu'il sait, ce qu'il croit et ce qu'il veut faire croire. Enfin, les « spécialistes de la solution des problèmes » ont cette même faculté à dominer autrui sans nécessairement se tromper soi-même, lorsqu'ils inventent, pour (ré)écrire l'histoire, « un « scénario » différent » pour « répondre à l'attente d'un « public » différent » (« Du mensonge en politique »). Celui qui domine n'est pas « celui qui parvient à faire croire aux autres

ce qu'il croit lui-même », mais ce qu'il veut lui faire croire, tout en le distinguant justement très nettement de « ce qu'il croit lui-même ».

Le degré ultime de cette double domination, de soi-même et des autres, consiste enfin, sans doute, à « parv[enir] » à faire croire aux autres ce qu'on veut qu'ils croient, en leur mentant tout en leur mettant la vérité sous les yeux. Le vicomte de Valmont dit clairement à la présidente de Tourvel qu'il n'a fait la charité que pour la séduire et parce qu'il se savait observé : « Où vous croyez voir une action louable, je ne cherchais qu'un moyen de plaire » (lettre 23). Il lui fait bien croire ce qu'il veut qu'elle croie, tout en faisant en sorte qu'elle ne croit pas « que les choses sont bien ce qu'il dit qu'elles sont ». Il dit la vérité pour ne pas être cru concernant cette action, mais pour être cru dans sa stratégie de passer pour un libertin repentant. Lorenzo a mis le duc dans une telle disposition que les mises en garde de ses proches contre lui ne l'atteignent pas. Lorsque Sire Maurice, explicitement, lui dit : « défiez-vous de Lorenzo. Il a dit à trois de mes amis, ce soit, qu'il voulait vous tuer cette nuit », le duc traite cette vérité de « fable ». Enfin, Arendt affirme dans « Vérité et politique » qu'on peut nier totalement un fait malgré son évidence : « la vérité de fait, s'il lui arrive de s'opposer au profit ou au plaisir d'un groupe donné, est accueillie aujourd'hui avec une hostilité plus grande qu'elle ne le fut jamais ». Cela signifie que si l'on affirme quelque chose de vrai, on ne sera pas cru, pour peu que les esprits soient conditionnés à entrer dans un système de croyances qui exclut cette vérité de fait. Ainsi, on domine particulièrement les autres en leur faisant croire ce qu'on veut leur faire croire, même en leur disant ce qu'on ne veut surtout pas qu'ils croient.

Nous avons donc précisé les conditions dans lesquelles les propos d'Alain Accardo semblaient plus justes : « on pourrait résumer ce qu'est la domination » non pas seulement si on fait adhérer les autres à « ce qu'[on] croit [soi]-même », mais surtout si on les fait adhérer à ce qu'on veut qu'ils croient, et qui n'est pas nécessairement en adéquation avec nos propres croyances, ni avec ce qu'on « dit » que sont « les choses ».

Ainsi, si selon Alain Accardo « la domination » se traduit par la correspondance entre une croyance, un discours et un effet, nous avons montré que cette adéquation cachait bien souvent une soumission de soi-même à ces croyances, si bien que pour dominer les autres par le faire croire, il faut d'abord se dominer soi-même. Cette maîtrise de soi, ce pouvoir sur sa personne et sur son esprit est au cœur des préoccupations de la marquise de Merteuil, qui ne veut pas être prise en défaut de puissance, et se vante auprès du vicomte de Valmont d'avoir su acquérir par son observation et son étude tant d'« empire » sur sa personne et son image. Quant à Lorenzo, il a perdu ce contrôle : à force de vouloir faire croire qu'il est un débauché et un faible, son rôle a comme déteint sur sa personne. S'il parvient à dominer le duc, il ne se domine plus vraiment lui-même. Que dire alors du gouvernement américain ? Le faire croire a pris tant de place que, dans le monde politique, la vérité a reculé jusqu'aux derniers confins du bon sens, et que ni les dupeurs ni les dupés ne dominent plus rien. Si « gouverner, c'est faire croire », pour en revenir à l'aphorisme de Machiavel, encore faut-il que ceux qui gouvernent aient encore des repères dans le monde réel.